

Léo Ferré à Bobino

Ferré aimait bien Piaf. Sur sa tombe abandonnée, il a déposé un petit bouquet, surpris que personne ne l'ait fait avant lui. En quelques mots très simples, très justes, il a évoqué le souvenir de cette grande voix meurtrie, de ce « Wagner des carrefours », de cette bête de la scène, de cette bête tout court, qui aurait chanté l'annuaire comme elle aurait chanté Apollinaire. Il a osé prétendre qu'on ne l'avait pas remplacée, et cela a suffi pour que son nouveau disque ne voie pas le jour. Déclarations... assignations..., les remous causés par cette affaire donnent à son récital un caractère polémique qu'il n'a pas, qu'il n'a plus.

Le rat des villes est devenu rat des champs. Il ne trébuche plus « à coups d'roulis, à coups d'rouquin » sur le pavé de Paris, « regards perdus dans le ruisseau... où va la rue comme un bateau ». Les « copains de la nuit » se sont dispersés, et Léo Ferré, cette « graine d'anar », est allé s'enfouir loin du tohu-bohu des vitrines, des encombrements de voitures et du « néant sous le néon », dans un château en ruine.

Ce qu'il nous offre aujourd'hui, c'est l'ample méditation d'un sage solitaire, c'est le chant contemplatif d'un berger qui se tient compagnie à lui-même. Ses vieilles rancœurs, ses belles fureurs contre l'injustice, contre la guerre, contre « la politique-chiotte et les parolotes », le secouent encore par moments, l'arrachant à sa contemplation. Et l'opposition demeure, dans sa vision du monde, entre ce qui est illusoire et ce qui tient le coup, entre une vie de mensonge et une vie de vérité, recherchée, de façon toujours très surréaliste, dans l'amour d'abord, dans la poésie ensuite.

Les épaules carrées, le regard assuré, les cheveux en auréole, le Zarathoustra du Lot a trouvé dans le lyrisme, dans l'abandon lucide aux forces telluriques,

une nouvelle source d'inspiration, plus ample peut-être, mais moins aiguë, moins explosive surtout. Il arrive que son écriture musicale s'en ressente, et l'on est tout surpris de découvrir sous la plume de ce merveilleux compositeur de grands arpèges nobles, des crescendos pathétiques et des effets d'orchestration d'un mauvais goût flagrant.

Loin de faire ressortir ses textes, ils les recouvrent sous un flot limoneux, d'où émergent tout à coup, trop brèves pour être saisies et notées, une pensée taillée en diamant ou une image jaillie de l'étincelle de deux mots entrecroqués.

★ Bobino, 21 heures (matinée le samedi et le dimanche, à 15 heures).

Le Monde

23 septembre 67